La Sociologie aux prises avec l'anthropocène

Enseigner / Enquêter sur l'engagement écologique quotidien

Bruno LAFFORT

Université de Bourgogne-Franche-Comté

Résumé : Cette contribution se propose d'analyser comment la sociologie pourrait renouveler ses pratiques pour enfin prendre en sérieux la question de l'anthropocène ; l'anthropocène pourrait devenir, dès lors, un nouveau pilier de la discipline sur lequel bâtir à nouveau frais des enseignements permettant de repenser la question des engagements individuels et collectifs. Cette discussion s'articule autour de plusieurs cas d'enseignements très concrets menés par l'auteur avec ses étudiants autour de l'« engagement écologique ».

Mots-clés : Sociologie, modernité tardive, écologie, engagements individuels et collectifs, enseignement.

1 Introduction : la sociologie à l'heure de l'anthropocène

Au-delà des débats scientifiques pour qualifier réellement l'anthropocène (est-ce ou pas une nouvelle ère géologique ?[1]), force est de constater que les activités récentes de l'Homo sapiens ont profondément modifié la composition de l'atmosphère. Même si le débat n'est pas clôt, la plupart de chercheurs s'accorderaient ainsi à placer le début de l'anthropocène au moment de la révolution industrielle. D'autres considèrent qu'il faut encore se rapprocher d'une période plus contemporaine. Selon, Stéphane Foucart, « le milieu du 20^{e} siècle marque le début de ce que les spécialistes du changement global nomment la « grande accélération » : de la démographie, de la consommation d'eau et d'énergie, de l'utilisation des intrants agricoles »[2]. Pour notre part, nous partageons cette idée d'une accélération très récente, et ce, qu'il s'agisse des innovations tech-

[1] *Cf.* les travaux de Lionel Scotto d'Appollonia, *Le Climat et l'anthropocène dans le prisme réflexif d'un cadre d'analyse socio-épistémique*, Revue en ligne parcs.hypothèses.org ISSN 2496-4468 (en phase d'édition papier avec Francis Chateauraynaud).

[2] Le Monde du 26 décembre 2016.

niques, d'une accélération de l'exploitation des richesses naturelles comme de notre aliénation à la vitesse brillamment démontrée par le sociologue Harmut Rosa (Rosa, 2010).

Pour en revenir à notre discipline, la sociologie, ses enseignements apparaissent au premier abord très éloignés de ceux des *Business Schools* ou autres écoles d'ingénieur cités comme exemples à ne pas suivre dans l'appel à contribution de juillet 2019 pour la réalisation de cet ouvrage collectif. Mais en y regardant de près, la sociologie s'est-elle vraiment interrogée sur cette évolution notoire, sur cet anthropocène qui nous demande de réviser non seulement les concepts traditionnels de notre discipline, mais également notre façon d'enseigner[3] ? Rien n'est moins sûr. Si la sociologie marxiste traditionnelle des années 1970 mise en exergue par Pierre Bourdieu et ses disciples a été progressivement remplacée par une sociologie plus consensuelle, plus molle, une sociologie de l'individu où la lutte des classes a quasiment disparu, cette sociologie contemporaine, éclatée en thématiques sans paradigmes intégrateurs crédibles, peine à prendre la question écologique au sérieux.

Ainsi, l'analyse des nouveaux types de conflits (de type ZAD) par des chercheurs qui essayent de marier « lutte de classes » et « écologie » semble très longue à innerver la sphère universitaire[4]… Je me demande si les jeunes mobilisés dans ces types de lutte n'ont pas une longueur d'avance, non seulement sur les politiques, mais aussi sur les universitaires, en dehors de quelques rares exceptions[5] confirmant la règle… Je pense aux enseignants-chercheurs qui abusent de la soi-disant objectivité scientifique ou « neutralité axiologique » pour éviter de remettre en question leur canon disciplinaire. L'idée d'un sociologue qui serait totalement déconnecté, non seulement de ses propres affects, mais également du monde dans lequel le chercheur se meut est désormais battue en brèche. Il paraît évident depuis plusieurs décennies que le sociologue, d'une part, fait partie intégrante du monde qu'il étudie et d'autre part dispose aussi de sa part de « citoyenneté »[6]. Comme l'explique le socio-anthropologue Gabriel Gosselin (Gosselin, 1992), la « limite étanche » si bien exposée en son temps par Max Weber s'avère dans la pratique beaucoup plus difficile à mettre en œuvre. Un ouvrage très récent (septembre 2019) vient de confirmer, s'il en était, l'existence de flottements entre distanciation et engagement chez le plus illustre de nos sociologues, Émile Durkheim[7] qui s'est pourtant toujours attaché à vanter son objectivité.

Ayant introduit un peu de jeu dans les boulons des statues des pères fondateurs, comment aborder, au niveau des thématiques comme des enseignements, les enjeux liés à ce que l'on nomme désormais l'anthropocène ? Nous allons présenter ci-après un « retour d'expérience » concernant certains enseignements que vous avons pu conduire depuis une vingtaine d'années.

[3] *Cf.* notamment les travaux pionniers de William Catton.

[4] *Cf.* les travaux de Sylvaine Bulle, notamment « Il faut défendre la ZAD de Notre-Dame-des-Landes », *Multitudes*, 2016/1, n° 62, p. 16 à 21.

[5] Je pense ici à toute la réflexion menée par Jérôme Baschet depuis une dizaine d'années, dans la suite des travaux de Philippe Descola.

[6] On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage dirigé par Delphine Naudier et Maud Simonet, *Des Sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagement*, Paris, La Découverte, 2011. Il existe aussi des travaux de plus en plus nombreux autour de la sociologie des émotions.

[7] Wiktor Stoczkowski, *La Science sociale comme vision du monde. Émile Durkheim et le mirage du salut*, Paris, Gallimard.

Published in : Landivar, Diego (dir.), *Anthropocène et pratiques pédagogiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004239, doi : 10.17184/eac.9782813004239

* *
*

Depuis que je dispense des enseignements en sociologie[8], je me suis toujours arrangé pour obtenir une unité d'enseignement (UE) qui, sous des appellations diverses et variées (« Méthodologie qualitative », « Initiation à l'enquête », « L'Entretien et l'observation »), me permettait en fait de pourvoir réaliser une enquête « grandeur nature » avec l'ensemble des étudiants. Je dispose de deux cordes essentielles à mon arc de la recherche : celle qui regroupe toutes les études centrées sur les migrations (il s'agit là de mon « champ » de recherche dit officiel) et celle qui s'intéresse à d'autres préoccupations, qui en tant que citoyen, me sont chères ; ce deuxième champ regroupe ici tout ce qui tourne autour de l'environnement et de l'écologie au sens très large, articulé sur des pratiques pédagogiques innovantes.

Ainsi, lors de mon temps libre, je me suis souvent intéressé aux nouvelles formes de convivialité, au sens où cette terminologie a été décrite par Yvan Illich (Illich, 1973) dans son ouvrage éponyme. J'ai ainsi participé à différents stages d'autoconstruction dans des éco-hameaux en France, à des réflexions sur des écoles promouvant des pédagogies différentes ou encore en me retrouvant bénévole à l'Emmaüs de Besançon (depuis 2018) de façon régulière. C'est dans ce cadre que j'ai pu participer au projet de création du *Hameau des Buis* durant l'été 2006, vaste chantier initié par la fille de Pierre Rabhi, Sophie Rabhi-Bouquet, comprenant la création *ex nihilo* d'une école Montessori et d'une quinzaine de logements écologiques pour personnes âgées situés autour de l'école. Il se trouve qu'en repassant quelques années après sur le lieu, en août 2012, j'avais été enthousiasmé par la façon dont les enfants étaient initiés très tôt à la création d'un potager (*cf.* photo ci-après).



Fig. 1 : Le Potager de l'école Montessori du *Hameau des Buis, Août 2012.* (Photo : Bruno Laffort)

Sur ces problématiques environnementales, la socialisation en amont reste fondamentale – auprès des enfants, des jeunes et des étudiants – car les « adultes » présentent

[8] En tant que Chargé de cours d'abord, comme ATER ensuite puis comme MCF depuis 2010.

Published in : Landivar, Diego (dir.), *Anthropocène et pratiques pédagogiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004239, doi : 10.17184/eac.9782813004239

parfois de telles « raideurs », qu'il devient impossible de les « faire bouger »[9]. Enseignant à l'université, à défaut de pouvoir commencer plus tôt avec des enfants ou des adolescents, l'idée de démarrer dès le premier cycle de licence autour d'une sensibilisation majeure à ces problèmes, accompagnée d'une pédagogie alternative, m'est donc apparu comme une sorte d'évidence. Depuis une quinzaine d'années, je tente ainsi de co-construire avec mes étudiants des enquêtes originales sur lesquelles on travaille ensemble, autour de différentes thématiques liées de près ou de loin à ce que j'appellerai la *problématique environnementale*, le terme d'anthropocène n'ayant pas encore émergé à l'époque.

Je vais revenir dans cette contribution sur trois enquêtes emblématiques, échelonnées sur une vingtaine d'années, de 2001 à aujourd'hui. La première, sur laquelle j'ai travaillée durant deux années consécutives (avec deux promotions d'étudiants différentes), était centrée sur « La Récupération et ses pratiques »[10]. Nous avons ainsi pu travailler sur *Les pratiques de récupération au sens large*, qui recouvrent de la part de leurs acteurs des tentatives pour sortir un tant soit peu du « marché ». Qu'il s'agisse de la récupération individualisée (fruits et légumes sur les marchés), d'une récupération plus institutionnalisée (Emmaüs, Croix rouge, Restos du cœur, etc.), mais aussi de la récupération artistique (Art brut), de la récupération à usage politique (les squats), ou encore la récupération au niveau des pratiques de loisir (clients et vendeurs dans les braderies), nous avions pu mettre en évidence la multiplicité des formes de récupération et le fait qu'à travers elles, les acteurs trouvaient un moyen de « faire du sens » dans une société qui en manque cruellement. Durant les années 2004 (date de soutenance de ma thèse) à 2010 (date de l'obtention de mon premier poste à l'université), je suis revenu, par manque de temps, à des formes d'enquêtes plus traditionnelles, car force est de reconnaître que ce type de démarche s'avère extrêmement chronophage pour l'enseignant ! La deuxième enquête a été réalisée dans les environs de Besançon, Université à laquelle je suis désormais rattaché administrativement. Nous avions cette fois-ci travaillé sur « Les Initiatives locales en milieu rural », centrées sur un canton distant d'une trentaine de kilomètres de Besançon, et plus particulièrement sur Liesle, un village de 500 habitants. Il s'agissait d'une sorte d'étude monographique sur un village particulièrement actif, avec un focus sur toutes les initiatives locales qui s'y développaient, permettant de montrer que les villes n'avaient pas, en matière d'écologie et d'environnement, le monopole du changement. Cette fois-ci, un « retour » a été réalisé par les étudiants et moi-même auprès du maire de la commune, ce qui nous a valu deux articles de presse élogieux, l'un dans le journal *L'Est républicain*, l'autre dans *La Lettre de l'Université*[11]. Ce travail a donné lieu à une publication archivée à la BU de lettres de Besançon que les étudiants pouvaient par ailleurs acquérir au prix coûtant de son impression « papier ».

Enfin, durant les deux dernières années universitaires (2018/19 et 2019/20), avec des étudiants en première année de licence, dans le cadre d'une UE intitulée « Initiation

[9] Journal de 12h30 de *France culture* du 13 septembre 2019. L'invité du journal, Antoine Pelissolo, psychiatre et chef de service au CHRU de Créteil, évoque la socialisation primaire de Trump et Bolsonarao pour expliquer qu'ils soient tous deux farouchement opposés à toute reconnaissance de l'anthropocène.

[10] Réf. complètes en bibliographie.

[11] http://www.liesle.net/blog/liesle-un-village-plein-d-initiatives.html et aussi http://actu.univ-fcomte.fr/article/liesle-un-village-plein-dinitiatives-003257\#.XW_vhYXOgu0.

Published in : Landivar, Diego (dir.), *Anthropocène et pratiques pédagogiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004239, doi : 10.17184/eac.9782813004239

aux méthodes qualitatives », nous avons travaillé sur des personnes ayant volontairement réalisé un « pas de côté » dans leur vie quotidienne, en mettant en pratique, pour certaines les valeurs de la décroissance, pour d'autres le retour à la terre, pour d'autres encore le bénévolat, etc. L'idée était cette fois-ci de reprendre les travaux de Jacques Ion (Ion, 1997 et 2012) sur la nature de l'engagement chez les jeunes, qui n'aurait pas disparu, loin de là, mais aurait changé de forme. La question se pose d'ailleurs de définir l'apport spécifique de la sociologie par comparaison avec ce travail de mise en valeur de modes de vie par les acteurs[12]. Si je n'ai pas pu réaliser de publication par manque de temps lors de la première année, certains dossiers se sont avérés de qualité exceptionnelle pour des étudiants de première année[13]. Cette année universitaire, le confinement m'ayant paradoxalement permis un accompagnement (à distance) plus conséquent (pour les étudiants ayant pu réaliser leurs entretiens avant le début du confinement), nous avons abouti à un nouveau document qui est en cours d'évaluation pour une publication aux Presses universitaires de Franche-Comté[14].

Quelles sont les « étapes pédagogiques » qui permettent, selon moi, de baliser une enquête réussie ? Dans l'idéal, les étapes ci-dessous – si elles peuvent être mises en œuvre – assurent par la suite la garantie d'une enquête de qualité. L'« entrée » par les contradictions de notre modèle consumériste s'est avérée la plus efficace auprès des étudiants. Certes, les technologies numériques « résistent » encore à une quelconque remise en cause[15]. Pour autant, cela n'empêche pas la plupart des étudiants de mener une vraie réflexion sur cette thématique, et les enquêtes menées de concert avec eux ne peuvent que s'en nourrir. Les possibilités d'agir sont multiples à leurs yeux, mais se concentrent sur quelques thématiques désormais bien identifiées ; il s'agit par exemple de réfléchir sur la mobilité (succès croissant des ateliers de réparation de vélos), de « se nourrir autrement » (voir le développement exponentiel des AMAP et des « conversions » de plus en plus nombreuses au végétarisme), d'habiter différemment (succès croissant des colocations et des éco-villages), d'envisager un rapport au travail différent (succès croissant des « pauses » dans les cursus universitaires pour vivre d'autres aventures[16]), voire à nos échanges économiques (par le biais des monnaies locales), ou encore de revivifier notre vivre-ensemble (*via* un accueil des migrants plus humain).

Avant de démarrer chaque enquête, je présente aux étudiants un premier support de réflexion, concret et ludique. Même un peu éloigné de la future enquête, il permet une première immersion dans la problématique. Une fois le décor planté, les étudiants

[12] On peut lire à ce sujet l'article d'Anne de Rugy, « Vouloir le déclassement » *(Politiques de communication*, n° 10, 2018), ou encore *Vivre la simplicité volontaire* coordonné par Cédric Biagini et Pierre Thiesset (Paris, L'Échappée/ Le Pas de côté, 2014) qui présente une cinquantaine de récits de « déclassés » volontaires.

[13] Certains ayant réalisé une étude très complète sur le CEMEA de Besançon ont par la suite été approchés par cette structure pour publier un article à partir de leur dossier !

[14] *Penser le monde d'après. Quand des personnes s'emparent de leur territoire pour le réinventer à l'aune de la crise sanitaire et écologique*, Université de Franche-Comté, UFR « Sciences du langage, de l'homme et de la société », sous la dir. de Bruno Laffort, mai 2020, 153 p.

[15] Malgré des critiques croissantes (*Cf.* par ex. le 1er rapport du Shift project : *Lean ICT : Pour une sobriété numérique*, publié en français en octobre 2018).

[16] Jem Bendell évoque ce type de « pauses » – pour les étudiants et les enseignants – dans son rapport de recherche *Deep Adaptation. L'adaptation radicale : un guide pour naviguer dans la tragédie climatique*, rapport de recherche IFLAS n° 2, 27 juillet 2018, traduction de Marc Boyer.

Published in : Landivar, Diego (dir.), *Anthropocène et pratiques pédagogiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004239, doi : 10.17184/eac.9782813004239

commencent à réfléchir aux personnes qu'ils devront ensuite essayer de contacter, puis de rencontrer pour réaliser leur entretien. Cette première étape s'avère souvent plus ardue que prévu à mettre en place. Ainsi, si les documentaires qui existent autour des initiatives locales pour « changer le monde » pullulent (nous pensons par exemple à ceux de Marie-Monique Robin, Coline Serrau ou encore de Cyril Dion[17]) ces derniers sont souvent trop descriptifs, trop didactiques, et souvent manichéens dans le sens où tous les conflits de classe sont totalement éludés. Ces documentaires parfois presque montés comme des publicités perdent au final beaucoup d'intérêt pour susciter un débat riche et critique. Le seul documentaire qui m'a toujours semblé très futé pour démarrer une belle enquête autour du gaspillage et/ou des questions environnementales au sens large était celui d'Agnès Varda, « Les Glaneurs et la glaneuse ». Agnès Varda se contente ici de filmer sans juger, les glaneurs de la campagne et de la ville.

L'autre possibilité que j'ai pu expérimenter l'année dernière a été de faire découvrir aux étudiants, lors d'une première ou deuxième séance, une presse alternative particulièrement riche sur ce sujet. J'ai apporté ainsi trois caisses pleines de toutes ces revues auxquelles je suis abonnées depuis des années (*L'Âge de faire*, *Silence*, *Village*, *Lutopik* ou encore *La Décroissance*) où les étudiants pouvaient « piocher » comme ils le souhaitaient quelques numéros et travailler dessus pendant la séance, avant de les présenter en début de séance suivante, par oral, à leurs camarades.

Dans cette première phase de découverte du projet, il est aussi possible, que les étudiants soient reçus par les « commanditaires », quand ces derniers existent et acceptent de « jouer le jeu ». Ainsi, dans notre enquête sur les « Initiatives locales en milieu rural », nous avions été invités par le maire de la commune (qui nous avait dressé un bref panorama des enjeux à venir dans son village) et par son 1er adjoint (qui nous avait ensuite présenté un projet d'éco-quartier). Cette phase de rencontre avec les élus permet aux étudiants de comprendre que leur future étude est digne d'intérêt d'une part, et d'autre part de tordre le cou aux théories simplistes critiquant et décrédibilisant systématiquement le travail des élus.

Arrive ensuite *le temps de l'enquête*. Malheureusement, ce dernier est souvent beaucoup trop court dans notre système universitaire français (où les semestres ne sont en fait que des trimestres déguisés, soit 12 semaines effectives de cours)[18]. Durant ce temps-là, j'essaye de me rendre extrêmement disponible dans ce que j'appelle une phase de co-travail[19] ; l'idée est plutôt de co-construire littéralement l'enquête avec les étudiants, de servir de « passeur » ou de « médiateur » pour les aider – si nécessaire – à rencontrer des personnes pour leur enquête. L'expérience montre en fait qu'après quelques semaines de tâtonnement, tous les étudiants s'organisent en groupe de 3 à 4 et arrivent à me proposer des « personnages » très intéressants pour leurs entretiens. La réalisation d'entretiens en « duo » (l'étudiant et moi-même) est une autre

[17] *Cf.* le documentaire très *people* de Cyril Dion et Mélanie Laurent, « *Demain* » qui a connu un succès public considérable, ou encore « *Solutions locales pour un désordre global* » de Coline Serreau. Sur ce point notamment, au sujet de Cyril Dion, ce texte de *Terrestres* avait marqué les esprits : https://www.terrestres.org/2018/11/15/la-zad-et-le-colibri-deux-ecologies-irreconciliables),

[18] Pour palier à cette difficulté, je laisse aux étudiants la possibilité de me rendre leur dossier quelques semaines après la fin des cours, même si cela m'oblige ensuite à les corriger sur un délai extrêmement court.

[19] Quand je parle de "co-travail", cela n'a rien à voir avec le *coworking* qui ne veut désormais plus rien dire tant il a été récupéré par les professionnels du *greenwashing*.

Published in : Landivar, Diego (dir.), *Anthropocène et pratiques pédagogiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004239, doi : 10.17184/eac.9782813004239

technique que j'ai pu expérimenter l'année dernière et qui s'avère pédagogiquement extrêmement riche, car elle met l'étudiant en confiance tout en lui montrant l'« expérience » et le « métier » qu'il lui faudra acquérir pour réaliser un entretien de qualité et de longue durée. S'il paraît impossible de réaliser avec chaque étudiant un entretien en duo, l'expérience menée l'année dernière avec cinq étudiants « deuxième années » avec 5 d'entre-eux[20] à montré tout l'intérêt de cette démarche.

Vint enfin la phase du *rendu*. De même que j'insiste toujours auprès des étudiants pour qu'ils envoient aux personnes rencontrées la dactylographie complète de l'entretien, j'essaye ensuite d'organiser un rendu en fin d'enquête, soit de type oral, soit sous la forme d'une publication. Le rendu par oral est particulièrement apprécié par les étudiants car là encore, cela leur permet de se confronter au « monde des adultes », des élus et des décideurs, un univers qu'ils ne connaissent pas forcément bien ; son avantage est aussi qu'il se produit « dans la foulée » de l'enquête alors qu'une publication oblige à un différé de plusieurs mois qui peut en démotiver certains.

Enfin, durant le semestre, j'essaye d'organiser une séance d'observation sur une interaction très concrète, en assistant avec les étudiants à une séance du Conseil municipal de Besançon. Là encore, contrairement à ce que j'aurai pu penser initialement, à condition de bien préparer la séance en amont (présentation de l'ordre du jour, des différents groupes politiques, des enjeux des projets qui seront débattus, etc.), les étudiants se déclarent surpris et très intéressés par la tenue et la qualité des débats, ce d'autant plus qu'à Besançon les élus écologistes sont très présents dans les échanges, lors des conseils municipaux[21]. Pour être complet sur le « changement de focale pédagogique » que j'essaye de mettre en œuvre, celui-ci comprend aussi une minimisation de la performance individuelle au bénéfice d'une valorisation du travail collectif de terrain, celui-ci exigeant *de facto* une coopération entre les étudiants. J'intègre aussi dans tout le processus d'évaluation des devoirs facultatifs où les étudiants sont invités à donner leur avis sur l'écoute d'une émission de France culture d'une trentaine de minutes. Cela permet aux étudiants qui les rendent (3 devoirs facultatifs dans le semestre) d'avoir ensuite du bonus au niveau de leur notation finale. Les trois émissions sont des extraits d'entretiens de France Culture autour de l'anthropocène[22]. Ces devoirs facultatifs permettent aux étudiants de « dire ce qu'ils souhaitent » (à propos du documentaire écouté), parfois de se « lâcher » comme ils disent, en sortant des codes d'écriture très balisés du milieu universitaire.

2 Conclusion et perspectives

Depuis les Nouveaux mouvements sociaux (NMS) mis en exergue par Alain Touraine dans les années 1970, la teneur de l'engagement s'est transformée. Mais force est de constater que les sociologues n'en ont pas pris toute l'ampleur de ce changement. Nous souhaitons tout d'abord reprendre l'ouvrage de Michelle Dobré (Dobré,

[20] Il s'agissait ici d'un travail sur une Maison de quartier de Besançon qui a donné lieu, lui aussi, à un article dans *L'Est républicain* et à une émission sur Radio Campus où les étudiants ont pu faire part de leur enthousiasme.

[21] Ils le seront encore davantage sous le nouveau mandat, la ville ayant été emportée (comme d'autres en France) par une femme se présentant sous la bannière d'EELV, Anne Vignot.

[22] Ces extraits proviennent soit de l'émission quotidienne *Les Pieds sur terre*, soit de l'émission hebdomadaire *Terre à terre*.

Published in : Landivar, Diego (dir.), *Anthropocène et pratiques pédagogiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004239, doi : 10.17184/eac.9782813004239

2002) intitulé *L'Écologie au quotidien*. Son sous-titre, *Éléments pour une théorie de la résistance ordinaire,* dévoile un véritable programme de recherche. Selon Dobré, cette notion de résistance ordinaire est une *« proposition théorique pour l'interprétation de l'individualisation des conduites quotidiennes »* (4e de couverture). Michelle Dobré commence par interroger les attitudes de frugalité dans la vie quotidienne, ce qu'elle appelle l'*aconsommation*, à savoir *« la possibilité de ne pas consommer, ou de consommer moins dans une société soumise à une logique marchande »* (*ibid.*, extrait de son introduction, p. 9-19 pour cet extrait et les suivants). Selon elle, *« le parti pris théorique de lier ces attitudes de refus critiques de la consommation marchande à l'hypothèse de la "résistance ordinaire" comme modalité d'action de la vie quotidienne »* peut surprendre. Son ouvrage vise donc à montrer *« l'importance désormais capitale du quotidien comme lieu d'action et d'invention, à l'instar de l'importance de la production et du travail dans la période précédente de notre modernité »*. En d'autres termes, ce n'est plus dans le travail que se situe désormais l'essentiel des actions de résistance et d'engagement. Michelle Dobré en appelle donc à la figure du « héros ordinaire », dans le droit fil des travaux de Michel de Certau, et à rechercher finalement « la résistance là où on le l'attendait pas, dans les points de tension entre le monde marchand et le quotidien ». Elle se situe en cela dans la foulée des travaux de Alain Touraine, ouvrant l'affirmation du Sujet dans le champ de la vie quotidienne. La résistance ordinaire serait une tentative de faire coïncider, au moins partiellement, les agents de destruction de la vie civile désignés dans les discours critiques de la modernité (raison, marché, sujet, science et technique) et les remèdes envisagés contre eux, pour tenter de dépasser *« les théories qui se concentrent le plus souvent sur l'un ou l'autre de ces deux versants, soit en restant définitivement dans le "pessimisme critique" de la fin de la culture, soit dans "l'optimisme militant" des avatars de la révolution »*. Ainsi, l'auteur s'écarte des NMS de Touraine où l'action collective traditionnelle restait le ciment de base : *« À la différence du mouvement social tourainien, qui présente divers degrés d'organisation, la résistance ordinaire n'est pas une forme d'action collective, mais au contraire, la traduction individuelle de la carence, à quelque niveau que ce soit, de l'engagement dans un mouvement social institué »* (*ibid.*, p. 160.) Finalement, la sociologue n'oppose pas ces nouvelles formes de résistance aux formes plus traditionnelles : elle les interprète comme intervenant dans deux moments différents : *« La notion de résistance ordinaire décrit des conduites pratiques qui se situent en amont de la "lutte" organisée, et qui en constituent le terreau, un préalable sociologique sur lequel des formes d'actions auto-affirmées ou organisées pourront s'appuyer, lorsqu'elles parviennent à se constituer dans l'espace public »* (*ibid.*, p. 161). Michelle Dobré souhaite dépasser le débat sur *« la sociologie de l'acteur »*, et cette *« résistance ordinaire »* lui en donne la possibilité. Les travaux récents d'Alexandra Bidet soulignent aussi la dimension politique des explorations quotidiennes, y compris chez les collapsonautes[23].

C'est dans le dernier chapitre de son ouvrage que Michelle Dobré tente de cerner au mieux cette notion, notamment dans ce lien fort entre théorie et pratique : *« Le lien entre la théorisation de la résistance ordinaire et celle du quotidien est essentiel, dans la mesure où c'est précisément parce que le quotidien est propulsé à la place de la*

[23] *Cf. Multitudes*, « Est-il trop tard pour l'effondrement ? », n° 76, automne 2019.

Published in : Landivar, Diego (dir.), *Anthropocène et pratiques pédagogiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004239, doi : 10.17184/eac.9782813004239

production aux avants postes du changement qu'il devient possible aujourd'hui de saisir cette persistance du social à travers les multiples hypostases de la résistance ordinaire » (*ibid.*, p. 311.) Pour autant, l'auteure perçoit bien les limites d'une résistance qui s'inscrit le plus souvent en dehors de toute expression politique construite :

> *« C'est même là que réside son ambiguïté fondamentale, dans la mesure où la résistance ordinaire peut permettre à la société civile de s'accommoder sans frais politiques d'une situation économique, sociale et culturelle frustrante. La résistance ordinaire, suivant les moments historiques, peut à la fois être le repli devant le monde hostile, et la base de départ de nouvelles formes d'action politiques »* (*ibid.*, p. 312.)

On pourrait rapprocher cette analyse de celle, plus récente, d'Éric Dupin, journaliste d'investigation parti dans un tour de France à la rencontre de tous ces *« défricheurs »*. Son ouvrage, sous-titré *Voyage dans le France qui innove vraiment* butte sur ce même constat : la seule exemplarité ne suffirait pas selon lui à faire *« bouger les lignes »* ; Dupin pense que l'absence de projet politique constitue la vraie faiblesse de tous ces défricheurs, comme le montre notamment sa discussion sur les limites du « changement par îlots ».

Les conclusions de l'ouvrage de Dobré – cette auteure rappelant elle-même que cette sociologie de la résistance ordinaire reste à construire – apparaissent féconds pour analyser ce que nous avons essayé de co-construire, avec nos étudiants, depuis plus d'une quinzaine d'années. L'intérêt de faire découvrir aux étudiants l'existence même de cette « résistance ordinaire », notamment dans le domaine environnemental, constitue un levier important qu'il est possible de développer pour penser des formations où la « contrainte écologique » aura toute sa place, mais dans une optique plus positive que « punitive » comme elle est trop souvent caricaturée et présentée par les médias. Mais si ces actes de résistance ordinaire peuvent constituer un horizon des possibles et contribuer à tendre vers ce que Paul Ariès appelle le *buen vivir* et Pierre Rabhi la « sobriété heureuse », ces pratiques individuelles apparaissent néanmoins insuffisantes pour faire bouger les lignes. L'aconsommation est-elle vraiment le seul horizon d'un enseignement sur l'anthropocène ? Au-delà de leurs pratiques de consommation personnelles, les étudiants en sociologie seront amenés à exercer des rôles professionnels au sein de collectivités locales qui ne seront pas moins concernées par l'anthropocène car le rôle des élus reste primordial pour articuler les mouvements de résistance individuels et collectifs. On ne peut donc pas se contenter de renvoyer des étudiants en sociologie à leurs seules pratiques privées au risque que ces consommateurs sensibilisés se cantonnent à une sorte de morale « écocitoyenne » sévèrement critiquée par Jean-Baptiste Comby (Comby, 2015). De plus, cette perspective supposerait la continuité d'une société de consommateurs peu perturbée par les transformations à venir, et prendre au sérieux l'anthropocène pourrait entraver une remise en cause de ce postulat de continuité. Cet enseignement doit donc aussi réinterroger les bases mêmes de la discipline et plusieurs pistes doivent être envisagées.

L'inertie de la sociologie esquissée dans l'introduction pourrait être approfondie. En effet, à quoi rime de se rigidifier dans une posture défensive de gardiens du temple

Published in : Landivar, Diego (dir.), *Anthropocène et pratiques pédagogiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004239, doi : 10.17184/eac.9782813004239

d'un État-providence fordiste, indexé sur un projet de croissance industrielle indéfinie ? S'il est toujours utile d'observer son démantèlement, cela ne peut pas constituer l'alpha et l'oméga du *Projet sociologique* en 2020. L'anthropocène appelle à des renouvellements plus profonds, comme ceux que suggèrent par exemple Pierre Charbonnier (Charbonnier, 2020) dans son dernier ouvrage, *Abondance et Liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*. Cet auteur s'intéresse au lien quasi-vertueux entre « abondance » et « liberté » qui a accompagné les révolutions industrielles, pour le critiquer et le réinterroger. Selon-lui, il serait possible de conserver un projet de société émancipateur (individuel et collectif) tout en sortant de ce mythe de l'abondance.

L'inertie de l'enseignement de la sociologie en lui-même serait aussi à questionner. Si l'on se penche par exemple sur le dossier récent de Socio-Logos[24], on s'aperçoit que les questions environnementales n'y apparaissent pas en tant que telles, même si plusieurs articles en appellent aux enquêtes de terrain, y compris celles qui se réalisent « hors les murs » de l'université. La sociologie reste-elle prise entre une conservation disciplinaire centrée sur les « pères fondateurs » et un morcellement en spécialités[25] (santé, travail, culture…) voués à reproduire des champs professionnels au détriment d'une connaissance plus globale ? Certes, il y a eu quelques avancées, mais davantage en anthropologie, avec par exemple la création d'une chaire d'« anthropologie de la nature » en 2000 au Collège de France, occupée par Philippe Descola jusqu'en 2019.

Les expériences pédagogiques que nous avons décrites ont comme caractéristiques de se situer sur une échelle intermédiaire : en deçà des savoirs globaux sur l'anthropocène, mais au-delà des pratiques strictement privées. Cette « méso-sociologie » peut nourrir des réflexions sur les échelles de savoir pertinentes dans l'anthropocène, comme le propose Cyprien Tasset en reprenant la critique de deux ouvrages de Roy Scranton[26]. Cyprien Tasset rejoint nos préoccupations quand il nous nous invite dans sa conclusion à valoriser « la pratique de l'enquête comme une façon de susciter des prises collectives sur la réalité, de composer entres différents savoirs, de faire émerger des possibles, non pas flottants et chimériques, mais issus du réel lui-même[27] ». S'organiser localement pour penser le monde dans sa globalité est aussi un chemin que poursuit Jérôme Baschet (Baschet, 2014) comme une vraie alternative au capitalisme et qu'il a explicité dans *Adieux au capitalisme. Autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes*. Cette échelle méso-sociale que nous avons privilégiée dans ces enquêtes nous semble donc extrêmement pertinente même si elle se doit d'être croisée par d'autres approches.

Enfin, il nous semble que les devenirs (scolaire et professionnel) des étudiants impliqués dans nos enseignements, avec un certain savoir-faire d'enquête acquis sur les implications écologiques, seront porteur d'une sorte d'habitus qu'ils pourront utiliser dans les postes à responsabilité qu'ils seront amenés à occuper à l'issue de leurs études.

[24] *Socio-logos*, « Enseigner la sociologie dans le supérieur », n° 14, 2019.

[25] Ce morcellement de la sociologie a été critiqué il y a déjà de nombreuses années par Luc Boltanski. *Cf. De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation* (Paris, Gallimard, 2009) et avec Éve Chiapello *Le Nouvel esprit du capitalisme* (Gallimard, Paris, 1999).

[26] « Arts de mourir et arts de savoir dans l'Anthropocène », *Critique*, 2019/1-2, p. 1001-110.

[27] *Ibid.*, p. 110.

Published in : Landivar, Diego (dir.), *Anthropocène et pratiques pédagogiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004239, doi : 10.17184/eac.9782813004239

Bibliographie

Baschet, Jérôme (2014) *Adieux au capitalisme. Autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes*, Paris, La Découverte.

Catton, William ; Dunlapp, Riley (2017) « Un nouveau paradigme écologique pour une sociologie post-abondance », Revue *Questions de communication*, n° 32, p. 125-152.

Charbonnier, Pierre (2020) *Abondance et Liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*, La Découverte, Paris.

Comby, Jean-Baptiste (2015) *La Question climatique. Genèse et dépolitisation d'un problème public*, Raisons d'Agir, Paris.

Dobré, Michelle (2002). *L'Écologie au quotidien. Éléments pour une théorie de la résistance ordinaire*, L'Harmattan, Paris.

Dupin, Éric (2014) *Les défricheurs. Voyage dans la France qui innove vraiment*, La Découverte, Paris,.

Gosselin, Gabriel (1992) *Une éthique des Sciences Sociales. La limite et l'urgence*, l'Harmattan, Paris.

Illich, Ivan (1973) *La Convivialité*, Le Seuil, Paris.

Ion, Jacques (2021). *S'engager dans une société d'individus*, Armand Colin, Paris,.

Ion, Jacques (1997) *La fin des militants ?*, Éd. de l'Atelier, Paris,.

Laffort, Bruno ; les étudiants de licence de sociologie, *Une enquête pour rendre compte des multiples formes de récupération dans le Nord de la France, vol. 1*, Faculté des sciences économiques et sociales, Université de Lille 1, Villeneuve d'Ascq, 2001.

Laffort, Bruno ; les étudiants de licence de sociologie, *Une enquête pour rendre compte des multiples formes de récupération dans le Nord de la France, vol. 2*, Faculté des sciences économiques et sociales, Université de Lille 1, Villeneuve d'Ascq, 2002.

Laffort, Bruno ; les étudiants en licence de sociologie, *Initiatives locales en milieu rural. Liesle et le canton de Quingey*, UFR « Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société », Université de Franche-Comté, Besançon, 2015.

Laffort Bruno (dir.) (2021) *Témoigner d'un engagement pour le monde d'après. Enquêtes dans le Doubs d'étudiantes en sociologie*, PUFC (manuscrit accepté), Besançon.

Rosa, Hartmut (2010). *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité*, La Découverte, Paris,.

Weber, Max (1959). *Le Savant et le politique*, Paris, Plon, [1re éd. en allemand 1919].

Published in : Landivar, Diego (dir.), *Anthropocène et pratiques pédagogiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004239, doi : 10.17184/eac.9782813004239